Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 1 (1968)

Heft: 1

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Roth, Charles / Visinand, Anne / Giddey, Ernest

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Paul Aebischer : *Rolandiana et Oliveriana. Recueil d'études sur les chansons de geste.* 1 vol., 334 p., Genève, Droz, 1967.

C'est en 1928 que M. Paul Aebischer a publié son premier article sur un sujet touchant à l'épopée française, ce qu'il appelle, en plaisantant, avoir pris l'habit chez les Pères Rolandistes.

Pour son soixante-dixième anniversaire a paru un choix de ses études sur les chansons de geste. Toutes, sauf une, datent de ces dix dernières années. Quatre volumes consacrés plus spécialement aux traductions norroises de textes épiques français et une édition récente du *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople* ne sont pas repris dans ces *Rolandiana et Oliveriana.* Et malgré l'importance de ces travaux, il ne faut pas oublier qu'ils ne constituent qu'une petite partie des publications scientifiques de M. Aebischer.

Ceci dit, plutôt que d'analyser les quatorze études réunies ici et qui avaient paru dans des revues et recueils de mélanges allemands, belges, espagnols, français, italiens, suédois et suisses, je voudrais tenter de dégager brièvement l'inspiration et la méthode qui sont à leur base, et rappeler leur apport aux études médiévales.

Dans la préface du recueil, l'auteur raconte comment, élève enthousiaste de Bédier, il a assisté à l'effondrement des théories de son maître. « J'en éprouvai un tel choc que je sombrai dans le scepticisme le plus complet, du moins en ce qui concerne les théories cosmogonico-littéraires. » Et plus loin : « Je déteste les théories ; j'abhorre les grandes vues d'ensemble. Que certains poèmes, le *Roland* et peut-être aussi *Girard de Vienne,* aient des racines très anciennes, je suis prêt à le croire : mais ce n'est point une raison suffisante pour qu'on en puisse conclure que toutes les autres chansons aient des origines aussi éloignées dans le temps. Ne nous imaginons surtout pas que nous savons tout. »

La méthode : « Pour qui veut se faire, en toute sérénité, une opinion personnelle ; pour qui est incrédule de nature, et est insensible aux coups de poing sur la table ; pour qui enfin n'a rien à démontrer, ni qu'antérieurement à 1050 il n'y a pu y avoir d'épopée en langue vulgaire, ni qu'avant telle ou telle date on ne poétisait qu'en latin, il n'existe qu'un moyen de sortir d'embarras : lire et relire le texte objet du litige, et essayer de voir, objectivement, avec une souveraine et démocratique indépendance, ce que ce texte contient. » Le plus historien des philologues et le plus philologue des historiens, comme il aime à le dire, M. Aebischer

aborde l'étude des textes avec une formation exceptionnelle : historien, paléographe, diplomatiste, dialectologue, spécialiste de l'onomastique et de l'histoire des langues romanes, il n'a pas hésité à ajouter la connaissance du norrois à son outillage scientifique ; son information bibliographique est très vaste ; et sa patience mériterait d'être légendaire : car il lit et relit les textes, cartulaires, épopées et autres, et ne se contente pas des tables alphabétiques de noms propres ou de mots rares.

A tout cela vient s'ajouter le flair pour le détail significatif. Il faut voir comment (*Les graphies toponymiques « Sebre » et « Balaguet » de la* Chanson de Roland, *ms. Digby*) à partir de deux toponymes aux formes légèrement aberrantes, M. Aebischer, s'appuyant sur les données de la géographie linguistique de la région de Lérida et sur les traductions norroises des épopées françaises, peut avancer l'hypothèse que l'auteur de la *Chanson* a connu la prononciation locale de ces toponymes et a vraisemblablement visité Lérida. Dans ces domaines, l'hypothèse est reine ; mais celles de M. Aebischer ne sont pas proposées à la légère et répondent aux exigences du principe d'économie : expliquer le maximum de faits avec le minimum d'hypothèses.

« *Les derniers vers de la* Chanson de Roland » sont représentatifs de la démarche aebischerienne: là où de nombreux prédécesseurs s'étaient escrimés sur le dernier vers isolé de son contexte, l'auteur examine à nouveau toute la fin de la *Chanson*. Tant la lecture attentive du texte que la comparaison avec les versions norroises laissent apparaître une lacune. Partant de l'idée que le copiste a voulu manifester que son modèle était incomplet, M. Aebischer donne une exégèse du dernier vers qui satisfait également la sémantique et le bon sens.

C'est à peupler le « désert littéraire du XIe siècle » que M. Aebischer s'est ingénié. Grâce aux traductions norroises et à l'anthroponymie, mais grâce surtout à l'œil neuf avec lequel il a relu les textes, *Chanson de Roland, Fragment de La Haye* et tout ce qui peut éclairer la question, il a retrouvé des vestiges de chansons antérieures : *Raimbaud et Hamon, Girart de Viane,* et des traces d'une littérature qui, par son inspiration, se situe entre Virgile et la chanson de geste. M. Aebischer a vu, au long de sa carrière, trop d'« Ur-Roland » reconstitués à coup d'hypothèses pour qu'il s'amuse à son tour à ce jeu. Mais dans *Trois personnages en quête d'auteurs* il aborde le problème par un biais nouveau et montre qu'Olivier et Aude avaient déjà un passé littéraire avant d'entrer dans la distribution de la *Chanson de Roland.*

Dans la section consacrée aux « Faits historiques », le diplomatiste prend un malin plaisir à dévoiler combien faible est la base documentaire qui prouve l'existence historique de Roland. M. Aebischer s'amuse en voyant avec combien d'assurance ses prédécesseurs se contredisent entre eux, et parfois, il a l'air de croire que cela suffit à rendre évident qu'ils ont *tous* tort. Sur ce point, il faut le prendre *cum grano*... Mais l'historien n'est pas, chez l'auteur, au service exclusif d'une entreprise de démolition. Il a son mot à dire aussi quand il s'agit de défendre l'intégrité de la *Chanson de Roland.* C'est avec des arguments empruntés à l'histoire du droit féodal que M. Aebischer soutient l'authenticité de l'épisode de Baligant, souvent considéré comme une interpolation malheureuse.

Si l'on veut une preuve encore de la fécondité de la méthode, qu'on relise *Un problème d'exégèse rolandienne : Maelgut, la conquête de Gautier de l'Hum,* avec sa solution si évidente qu'on n'arrive pas à comprendre comment elle a pu échapper à tant de savants lecteurs de la *Chanson de Roland.*

M. Aebischer a refusé d'être l'esclave d'un système capable de tout expliquer, et il s'en voudrait de donner son nom à une théorie générale de la chanson de

geste. Pourtant, il se dégage des *Rolandiana et Oliveriana* une impression d'harmonie. Elle n'est pas due à l'agencement inhumain d'éléments préfabriqués, mais reflète la personnalité d'un savant pour qui les textes parlent parce qu'il écoute avec plaisir ce qu'ils ont à dire. Avec plaisir. Père Rolandiste, et l'un des plus révérends, M. Aebischer n'a pas, que je sache, révélé dans quelle maison de l'ordre il a fait sa profession. Ne serait-ce pas dans une abbaye « jouste la rivière de Loyre » et dont la règle est « Fay ce que vouldras » ? Qu'il me permette de contribuer par cette hypothèse aux *Patristica Rolandiana.*

Charles Roth.

Max MILNER : *Baudelaire, enfer ou ciel, qu'importe !* Plon, Paris, 1967, 234 p.

Dans la collection « La recherche de l'absolu », qui se propose de « restituer l'aventure intérieure des grandes figures humaines », M. Milner offre un excellent ouvrage d'introduction à Charles Baudelaire.

Sachant qu'on ne peut aborder l'œuvre d'un auteur sans tenir compte de sa vie, puisque c'est par son poids d'humanité que la poésie de Baudelaire retentit en nous, mais aussi qu'on ne peut découvrir l'homme qu'à travers son langage, M. Milner considère l'œuvre comme le lieu où se livre le combat avec l'infini, où les événements extérieurs prennent un sens, où se découvre enfin la finalité d'une existence malheureuse.

Sa recherche suivra alors naturellement le cours de la vie de Baudelaire. De l'enfance du poète, il retient l'influence maternelle sur la sensibilité vibrante de l'artiste. Il remarque surtout que la source de la double postulation que l'on retrouve dans toute la poésie de Baudelaire remonte avant le remariage de Mme Baudelaire, contrairement à ce qu'ont prétendu certains critiques. « L'horreur de la vie et l'extase de la vie » (*Mon cœur mis à nu*), c'est d'abord l'angoisse et le bonheur d'un enfant qui aime sa mère d'un amour exclusif. De la première expérience amoureuse de Baudelaire se dégage déjà une certaine fascination pour la laideur et pour le mal. Pourtant, dans l'esprit de Baudelaire, le mal est déjà lié à la beauté de l'art ; les deux infinis se conditionnent puisque c'est la souffrance de l'amour qui permet au poète d'écrire une œuvre belle.

Puis M. Milner examine comment Baudelaire s'enfonce dans une situation désespérée : voyage à l'île Maurice, tutelle financière, manque de volonté et d'initiative pour s'en libérer, cercle vicieux dont il ne peut s'échapper que par l'art. Le critique note aussi que l'amour s'enrichit à cette époque d'un élément mystique ; il souligne à nouveau combien les extrêmes sont liés puisque ce sont souvent les mêmes femmes qui inspirent au poète des élans d'amour mystique et de l'horreur devant le mal.

1848 : M. Milner défend la thèse de la sincérité de Baudelaire dans sa participation à la révolution, de sa sympathie réelle pour le peuple. C'est ensuite la découverte de Poe et comme l'explicitation de tout ce que Baudelaire sentait d'obscur en lui, l'approfondissement de problème du mal et de la perversité.

1850-1855 : La situation de Baudelaire ne fait qu'empirer, ce qui augmente sa souffrance et sa mauvaise conscience. Dès 1855, le christianisme apparaît dans l'œuvre de Baudelaire, mais il s'agit bien plus d'une référence que d'une adhésion véritable, et le critique s'oppose à l'idée d'une conversion. L'examen des différents

poèmes proposés au public avant la parution des *Fleurs du Mal* permet de compléter le portrait du poète à cette époque. Plus on va, plus la note est désespérée ; les deux pôles de l'existence apparaissent clairement, mais il est très net aussi que toute issue est fermée au poète, à cause de son ironie, cette malédiction qui l'empêche d'être en accord avec lui-même.

Après avoir examiné très judicieusement la composition des *Fleurs du Mal,* M. Milner compare les deux éditions du recueil (1857-1861) et constate, outre une disposition plus claire, la même évolution dramatique, l'accent porté sur l'aspect satanique de l'amour, sur la situation à jamais désespérée du poète. Il attribue ce cheminement à l'aggravation de la santé du poète, à son besoin de justification morale, et à l'extrême tension spirituelle qui fut la sienne à cette époque.

Lorsque le critique s'attache, dans un chapitre très dense, à dégager une vue d'ensemble des *Fleurs du Mal,* il a soin de subordonner sa recherche à une considération esthétique, car si on se place sur un plan purement métaphysique ou moral, on peut prouver n'importe quoi... Ainsi partira-t-il de la définition du Beau que Baudelaire donne dans *Fusées* : le propre de la Beauté, c'est d'être à la fois elle-même et son contraire, d'inviter au dépassement, d'évoquer la profondeur du gouffre, de répondre au besoin d'infini qu'il y a dans l'homme. L'essentiel étant d'échapper à la contingence, peu importe que ce soit par le haut ou par le bas :

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe,
O Beauté ! monstre énorme, effrayant, ingénu !

L'interprétation de Baudelaire se placera sous le signe du contraste ; sur le plan esthétique par l'image du thyrse, contraste entre la rigidité et une infinité de mouvements possibles ; sur le plan éthique par la recherche de l'horreur pour entretenir un vertige nostalgique ; mais sur le plan métaphysique, il y a rupture d'équilibre, car la seule force qui permette à l'homme de résister à l'enlisement dans la nature et à l'anéantissement dans le mal, c'est la conscience de soi.

L'originalité de M. Milner dans son analyse du symbolisme de Baudelaire est de montrer qu'il ne renvoie à aucune transcendance plus réelle que notre monde, mais qu'il est bien plutôt le signe d'une absence, reléguant le poète à son isolement ; le symbole évoque un au-delà à l'intérieur même du langage, ce que Baudelaire appelle « la profondeur de la vie » (*Fusées*). C'est pourquoi chaque symbole reste ambigu : la nuit comme le soleil peut être annonciatrice d'un bien ou d'un mal ; le parfum, s'il émane d'un être bien présent, suscite aussi la nostalgie de tout un monde lointain.

Après 1861, les tensions s'accentuent : la haine de l'humanité atteint une violence inouïe dans le pamphlet contre la Belgique, mais le thème de la charité, de la compassion s'intensifie parallèlement. Et, pour M. Milner, la mort de Baudelaire est survenue au moment où les oppositions devenaient trop violentes pour donner naissance à une œuvre.

Cette étude est conduite avec une intelligence, une sensibilité, une sympathie réelles ; elle s'enrichit en outre de nombreuses citations, de commentaires des critiques précédentes, d'opinions choisies, d'une biographie chronologique et d'une bibliographie analytique.

Anne Visinand.

A propos du mythe de la Suisse chez Rousseau et chez Victor Hugo

Dans le dernier numéro d'*Etudes de Lettres* [1], M. Jeanlouis Cornuz consacre au *Mythe de la Suisse chez Rousseau et chez Victor Hugo* quelques pages qui se lisent avec intérêt et qui invitent au dialogue. Elles séduisent par les rapprochements qu'elles proposent et par les orientations qu'elles suggèrent. Elles ont le mérite d'aborder un des problèmes les plus passionnants qui s'offrent à l'historien des lettres et des civilisations, la naissance et le développement d'un de ces groupes de croyances qui surprennent d'abord l'opinion publique, la conquièrent bientôt et finissent par l'assujettir.

Captivé en un premier moment, le lecteur de M. Cornuz ne tarde pas à se poser des questions. Des doutes l'assaillent, dont on nous pardonnera de faire état dans les lignes qui suivent.

* * *

Rousseau, affirme M. Cornuz, a vu le Pays de Vaud du milieu du XVIIIe siècle au travers du prisme déformant de sa sensibilité et de ses affections, embellissant le tableau que son regard contemple, noircissant par contraste celui que présente la rive savoyarde du Léman. Il n'a pas vu la misère qui régnait en terre vaudoise, ni l'absence de liberté de ce pays sujet, « colonie en quelque sorte » [2], ni la responsabilité des dirigeants bernois exploitant un peuple livré à leur merci. Son aveuglement s'oppose à la lucidité d'un Davel. Rousseau, en d'autres termes, s'est laissé guider par un mythe, parant de teintes idylliques un spectacle effectivement moins riant.

A vrai dire, Rousseau est infiniment plus proche de la réalité que M. Cornuz ne le suppose. Son tableau est moins mythique qu'historique. Lorsque, dans *La Nouvelle Héloïse* [3], il compare la prospérité vaudoise et la pauvreté du Chablais, le « citoyen de Genève » ne fait que noter un état de choses assez évident. L'étude que M. Georges-André Chevallaz a consacré à l'agriculture de notre pays sous la domination bernoise [4] est fort nette à cet égard. Reprenant les constatations des économistes et des voyageurs de l'époque, elle relève que, s'il s'en trouve qui contredisent l'opinion de Jean-Jacques, la plupart confirment la justesse de sa vision : « ... la situation du paysan vaudois paraît meilleure, plus indépendante, moins lourdement grevée que celle des paysans savoyards de l'avant-pays et des rives du Léman. » [5]

Les documents ne manquent pas, qui viennent s'ajouter aux témoignages recueillis par M. Chevallaz et corroborer son jugement ; l'on se contentera de deux rappels : les déclarations du grand zoologiste anglais Thomas Pennant, qui parle de « la richesse et la beauté sans pareille » des rives vaudoises du Léman, pays « opulent de tout ce qui donne une idée de fertilité » [6] ; l'opinion de William

---

[1] *Etudes de Lettres,* série II, tome 10 (1967), pp. 196-205.

[2] *Ibid.,* p. 199.

[3] 4e partie, lettre XVII.

[4] Georges-André Chevallaz, *Aspects de l'agriculture vaudoise à la fin de l'ancien régime,* Lausanne, 1949.

[5] *Op. cit.,* p. 235.

[6] Thomas Pennant, *Tour on the Continent, 1765,* publ. par G. R. de Beer, Londres, 1948, pp. 81 (« unparalleled richness and beauty »), 87 (« enriched with every thing that gives an idea of fertility »).

Coxe, qui souscrit pleinement aux propos que Rousseau place dans la bouche de Saint-Preux [1].

Rousseau, dans le passage de *La Nouvelle Héloïse* incriminé par M. Cornuz, n'a certes pas la rigueur de l'historien impartial. Ce qu'il dit, cependant, s'apparente à l'expression d'une réalité objective plus qu'à la poursuite d'un mythe littéraire.

* * *

Le mythe suisse pourtant existe, incontestablement, chez Rousseau comme chez Hugo. Le travail de M. Cornuz attire l'attention sur un aspect trop souvent négligé de l'opinion publique européenne face à ce corps complexe qu'était la Suisse d'alors. On la parcourt, cette Suisse, dans tous ses sens et en cohortes toujours grandissantes. On l'explore en ses multiples aspects. Mais la découverte est parfois illusoire, car l'on n'observe que ce que l'on veut bien voir, dupé par une réputation très vite conventionnelle, attiré par un mirage plus que par l'image du pays. Et c'est ici que le mythe (adoptons le mot bien qu'il soit contestable) intervient.

Le mythe... Peut-être faudrait-il dire « les mythes ». Ou ne pas oublier, si l'on tient à souligner, par l'emploi du singulier, le caractère commun d'un mouvement vaste et multiple, qu'une prudence extrême doit guider tout rapprochement, tant sont divers les phénomènes que recouvre un vocable unique : la Suisse, pays de la prospérité et de la joie de vivre..., terre de la liberté séculaire..., foyer de soldats fidèles et valeureux..., refuge de la frugalité et de la pureté naturelles... Autant d'idées préconçues qui donnent au mythe helvétique ses différentes bases intellectuelles ; autant de cheminements offerts à la fantaisie, lui permettant de brosser le décor — alpestre, campagnard, guerrier... — qui convient. La « mythologie » suisse est d'une architecture compliquée. Une étude d'ensemble fait encore défaut, qui s'efforcerait de dégager la structure fondamentale et de dissocier les composants qui s'enchevêtrent. En un premier stade, il conviendrait de distinguer, chez les chantres de cette mythologie, l'orientation du regard ou, pour mieux dire, l'image essentielle qui hante l'esprit. Image de montagne, dans le passage de *La Légende des Siècles* que M. Cornuz analyse, sommets orgueilleux d'où descendent des mercenaires combattant dans les plaines de l'Europe. Le « Jean-Jacques, aime ton pays » de Rousseau — M. Cornuz y fait allusion — nous achemine vers des horizons mythiques moins accidentés, vers cette Genève qui n'est plus celle de Calvin sans être nécessairement la Babylone des temps modernes, où le sérieux austère le dispute à l'urbanité de bon aloi... Le mythe de Genève n'est pas le mythe de la Suisse primitive.

* * *

M. Cornuz concentre son attention sur Rousseau et sur Victor Hugo. A n'en pas douter, ces deux noms représentent, dans l'histoire du mythe suisse, deux

---

[1] « ... and having now the scenery before me, I dwelt more particularly upon that letter, in which St. Preux relates his expedition to Meillerie ; wherein love and despair are worked up almost to madness. Open that performance, read that letter, and consider that part of it, where St. Preux points out the number of towns and villages, the continued fertility and high cultivation of the Pays de Vaud, and contrasts it with the gloomy coast of Chablais, exhibiting only a few towns lying on the edge of the water ; you will then see the happy and superior effects of liberty under a mild and equitable government, like that of Berne. » William Coxe, *Travels in Switzerland,* 2e éd., Londres, 1791, vol. 2, p. 96.

étapes importantes. La route, cependant, part plus tôt et se prolonge bien au-delà. M. Cornuz ne l'ignore pas.

L'on hésite à ne faire halte qu'en deux seuls endroits et à passer de l'un à l'autre d'une traite, sans arrêts intermédiaires. Il est des stations apparemment secondaires, où la vision s'intensifie ou s'estompe, se transforme ou se charge de valeurs nouvelles. L'on songe à Wordsworth, à Byron, à Schiller... L'on nous permettra, en guise d'unique exemple, de citer quelques passages d'*Obermann,* où Senancour apparaît à la fois comme l'héritier de Rousseau et l'annonciateur de plus d'une idée chère à Hugo :

« En sortant de Genève, je me mis en route, seul, libre, sans but déterminé, sans autre guide qu'une carte assez bonne, que je porte sur moi.

» J'entrais dans l'indépendance. J'allais vivre dans le seul pays peut-être de l'Europe où, dans un climat assez favorable, on trouve encore les sévères beautés des sites naturels. »

. . . . .

« Je ne veux point parcourir la Suisse en voyageur, ou en curieux. Je cherche à être là, parce qu'il me semble que je serais mal ailleurs : c'est le seul pays voisin du mien qui contienne généralement de ces choses que je désire. »

. . . . .

« Alors je renvoyai mon guide, je m'essayai avec mes propres forces ; je voulais que rien de mercenaire n'altérât cette liberté alpestre, et que nul homme de la plaine n'affaiblît l'austérité d'une région sauvage. Je sentis s'agrandir mon être ainsi livré seul aux obstacles et aux dangers d'une nature difficile, loin des entraves factices et de l'industrieuse oppression des hommes. » [1]

* * *

L'on pourrait multiplier les citations. L'on verrait que les mythes inspirés par la Suisse ne peuvent se réduire à quelques images simples. Ils sont superposition de fantasmes qui se ressemblent sans jamais être les mêmes, glissent les uns sur les autres, se heurtent, se combinent, se détruisent, rendant périlleuse mais exaltante la tâche de qui cherche à définir leurs contours.

Ernest Giddey.

---

[1] De Senancour, *Obermann,* publ. par Gustave Michaut, Paris, 1931, vol. I, pp. 9, 13, 41.